c26
9
6

H.S.
2235

OUVRAGES

De M. le Marquis Caraccioli.

La Jouiſſance de ſoi-même, 2 l. 10 ſ.
La Converſation avec ſoi-même, 2 l. 10 ſ.
Le Tableau de la Mort, 2 l. 10 ſ.
Le Véritable Mentor, 2 l. 10 ſ.
Les Caracteres de l'Amitié, 2 l.
L'Univers Enigmatique, 2 l.
La Grandeur d'Ame, 2 l. 10 ſ.
De la Gaieté, 2 l. 10 ſ.
Le Langage de la Raiſon, 2 l. 10 ſ.
Le Langage de la Religion, 2 l. 10 ſ.
Le Cri de la Vérité, contre la Séduction du Siecle, 2 l. 10 ſ.
La Religion de l'Honnête Homme, 2 l. 10 ſ.
Eloge de Benoît XIV. *broché.* 1 l.

Le Chrétien du tems, confondu par les Chrétiens des premiers Siécles. *ſous Preſſe.*

La Vie du Cardinal de Berulle ; 2 l. 10 f.

La Vie du Révérend Pere de Condren, 2 l. 5 f.

ELOGE
HISTORIQUE
DE
BENOIST XIV.

ELOGE
HISTORIQUE
DE
BENOIST XIV.

Par le Marquis CARACCIOLI.

A LIEGE,
De l'Imprimerie de J. Fr. Bassompierre,
Libraire, rue Neuvice.

M. DCC. LXVI.

HISTORIQUE
DE
BENOIST XIV.

AVERTISSEMENT.

SI L'ADMIRATION du Public envers Benoît XIV n'a point été un enthousiasme passager, on sera sans doute curieux de lire le récit de ses actions, ou plutôt de ses vertus ; mais nous sommes si variables & si inconséquens, que ce qui nous ravissoit hier, ne nous affecte plus aujourd'hui. Les Grands Hommes parmi nous ont leur saison comme les modes ; & souvent la mort nous les fait oublier. Cependant Benoît sera le

Héros de tous les tems ; & la poſtérité lira ſon Hiſtoire, comme un des événements les plus dignes d'attention.

Il eſt ſans doute étonnant qu'on ne l'ait point encore publiée. Ce n'eſt que pour ſuppléer à ce défaut, que j'en donne ici l'abrégé. J'ai pu le faire plus facilement que tout autre, ayant appris de pluſieurs Cardinaux la plûpart des anecdotes que je rapporte, & ayant eu le bonheur d'être particulierement connu de Benoît XIV, lui-même, comme

il paroit par la Lettre ci jointe ;

LETTRE

De Monseigneur ROTA, Secretaire de la Chiffrerie, au Marquis CARACCIOLI ;

J'AI reçu, Monsieur, avec le plus grand plaisir votre derniere Lettre, & je me réjouis du meilleur de mon cœur de l'heureux succès de votre voyage à Naples : j'attens votre retour à Rome, ou vous serez convaincu, que Notre Saint Pere le Pape, auquel j'ai eu l'honneur de présenter

votre Lettre pour lui, a été très content de recevoir de vos nouvelles. En attendant, Monsieur, je vous dirai de sa part qu'il sera bien aise de voir le Livre dont vous lui parlez, & qu'il le lira avec le même goût, que les autres Productions de votre esprit. Soyez persuadé qu'il n'y a personne qui ait pour vous, Monsieur, plus d'estime & plus d'attachement que

A Rome, ce 1 Février 1755.

Votre très humble & très obéissant Serviteur ; ROTA.

ELOGE
HISTORIQUE
DE
BENOIST XIV.

Je ne crains point de dire que notre Siecle mériteroit l'indignation de la Postérité, s'il ne consacroit des Eloges à la mémoire d'un Pontife digne des plus beaux jours de l'Eglise. Le Panégyrique de Benoît XIV, est celui des Sciences & des Arts, celui de la Religion même, comme il sera l'ornement de

l'Hiſtoire. Autant de faits qui compoſent ſa vie, autant d'époques qui lui aſſurent l'immortalité.

La ſimplicité fera tout le mérite de cet Eloge. La vérité n'a beſoin ni d'efforts ingénieux, ni de phraſes recherchées. On ne loue dignement les Grands Hommes, que lorſqu'on ſe borne à les montrer. Faiſons voir Benoît; & ſon Eloge eſt parfait.

Il naquit à Bologne, Ville celebre d'Italie, le 31 Mars 1675, & il reçut au Baptême qui lui fut conféré dans l'Egliſe de Saint Donat, les noms de *Proſper Laurent*. Son Pere *Marcel Lambertini*, & ſa Mere *Lucrece Bulgarini*, tous

deux illustres par leur noblesse, ne tarderent point à s'appercevoir des heureuses qualités de leur fils. Je n'ajouterai point qu'une pénétration d'esprit présageoit sa future grandeur, & que *Paul Pasi* son Précepteur, parut moins employé à l'instruire, qu'à l'admirer. Ces sortes d'eloges sont devenus trop vulgaires pour fixer un Historien, & pour affecter un Lecteur. Ne cherchons point l'homme dans une enfance toujours humiliante, à moins qu'elle ne soit miraculeuse, & ne faisons point servir des signes équivoques, à louer un Pontife celebre par tant d'actions mémorables.

Ses Parens l'envoyerent à Rome au Collége Clémentin, dont les PP. Somasques (Congrégation de Clercs Réguliers) ont la direction. Il n'avoit alors que treize ans, & par son application & par ses talens, il fixa l'attention de ses Maîtres. Une extrême facilité lui applanissoit toutes les difficultés, & une gaieté de caractere lui rendoit agréables les études les plus fastidieuses.

Le tems des classes étant achevé, il voulut puiser la Théologie dans sa source : & pour arriver surement à son but, Saint Thomas devint son Maître ; la Biblioteque des PP. Dominicains, son école ; leur com-

merce, sa société. Il avoue lui-même devoir tout ce qu'il sait aux personnages celebres de cet Ordre, toujours fécond en Grands Hommes, & surtout au Cardinal *Ferrari*, dont il emprunta souvent les lumieres, & dont il éprouva les bontés.

Livré aux Sciences par réflexion & par goût, il n'interrompit l'étude de la Théologie, que pour s'appliquer au Droit Civil & Canon, matiere que les Francois se contentent d'effleurer, mais que les Italiens ont soin d'approfondir. Ses progrès aussi rapides que son esprit, lui mériterent en peu de tems la charge d'Avocat Consistorial, destinée à un noble Bolonois. Il

s'en acquitta en maître, n'ayant besoin que de lui-même pour saisir le vrai dans les questions obscures & litigieuses. Ses conseils étoient toujours aussi surs que la Loi, son activité aussi prompte que le desir des Cliens.

Comme son zele & sa sagacité le rendoient propre à tous les emplois, il devint Promoteur de la Foi, fonction laborieuse & délicate, où il s'agit de discuter les actions, les motifs & les miracles, de ceux dont on sollicite la Béatification, où il faut examiner la nature des témoignages, & le caractere des témoins, se roidir contre le crédit & les recommandations, n'avoir acception de personne,

ſe défier des illuſions que l'eſprit trop crédule, ou trop ami du merveilleux, confond ſouvent avec des inſpirations, diſtinguer l'action de l'homme, de celle de Dieu, plaider enfin contre les Saints mêmes, pour conſtater leur Sainteté avec plus de certitude & plus d'éclat.

Lambertini répandit un ſi beau jour ſur toutes ces procédures, qu'il en a fait la matiere d'un excellent Ouvrage, & qu'elles parurent des démonſtrations aux yeux mêmes de certains Proteſtans. Il accélera par ſon application au travail, la Canoniſation de Saint Pia, dont il examina la cauſe avec le plus grand ſoin.

Après avoir passé quelques mois à Bologne, où il fit un voyage à dessein de connoître les Hommes qui illustroient sa Patrie, il revint à Rome, & Clément XI (*Albani*), trop estimateur du mérite pour le laisser sans récompense, le nomma Chanoine de la Basilique de Saint Pierre, en 1712, & l'année suivante il l'éleva à la Prélature, dignité qui par elle-même ne donne aucune Juridiction, mais qui aggrege à la Cour Romaine.

Ce fut alors que le nouveau Prélat, plein d'amour pour les Sciences & pour les Savans, forma des liaisons avec tous ceux qui aimoient l'étude, &

qui en connoiſſoient le prix. Il n'y eut point de Bibliotheque dont il ne fit l'analyſe, point de bons Livres dont il ne prit la ſubſtance. On le voyoit chaque jour paſſer d'un *Muſée* à l'autre, courir à la découverte de quelque médaille, ou de quelque manuſcrit, étudier la perfection des Arts, chercher enfin avec avidité parmi tant d'Etrangers dont l'Italie abonde, tous ceux qui pouvoient l'inſtruire & l'éclairer. Il les interrogeoit, il les ſondoit; & ne les quittoit point, qu'il n'eut pour ainſi dire épuiſé leur mémoire & leur eſprit. Il lui importoit peu qu'ils fuſſent riches, ou pauvres, nobles, ou roturiers; il ſavoit que l'indi-

gence eſt ſouvent la compagne des talens, & qu'on eſt toujours aſſez grand, lorſqu'on eſt Philoſophe.

Les Procureurs Généraux de la Congrégation de Saint Maur, qui ſe trouverent à Rome de ſon tems, devinrent ſes amis; & leur commerce, ainſi qu'il le diſoit lui-même, lui fut d'une grande utilité. Il ſe lia ſurtout avec le P. Montfaucon, dont il admira toujours la candeur & l'érudition. S'il paroiſſoit dans les cercles, ce n'étoit que pour y repandre, au milieu d'une vie qui fut toujours ſans reproche, une heureuſe aménité, fruit de ſa bonne conſcience & de ſon bon caractere. Son appli-

cation continuelle au travail, l'obligeoit à prendre des récréations enfantines, dont on ne ſent la néceſſité, que lorſqu'on eſt Philoſophe. L'Homme de ſociété ſuccédoit à celui de cabinet; & ce même Lambertini, dont tout le monde admiroit la profondeur & la ſolidité, s'amuſoit comme la perſonne la moins capable de s'occuper.

Rome jalouſe de poſſéder un homme auſſi rare, ne ceſſoit de lui offrir des places & des dignités. On le vit preſqu'en même-tems Conſulteur du Saint Office, aſſocié à la Congrégation des Rites, à celle des Immunités Eccléſiaſtiques, & de la réſi-

dence des Evêques, enfin, Secretaire de la Congrégation du Concile. Il sembloit que la Providence ne l'élevoit à toutes ces dignités, que pour manifester les divers talens dont elle l'avoit si largement enrichi. On étoit si persuadé de l'universalité de ses connoissances, de son application à l'étude, de son zele pour la Religion, qu'Innocent XIII (*Conti*) crut devoir ajouter à tant de fonctions, celle de Canoniste de la Pénitencerie. Il lui donna cette place en 1722.

Tout autre que Lambertini eut infailliblement succombé sous le poids de ces divers fardeaux, & il se faisoit un jeu d'é-

claircir les questions les plus embrouillées, de compiler les Auteurs les plus abstraits, de confronter les Coutumes avec les Loix, de déchiffrer exactement les dates, d'observer les circonstances & les lieux, de réduire enfin tant de travaux à des analyses qui devenoient presque toujours les décisions mêmes des Juges. Combien de fois ne fut-il pas le conseil, l'oracle & le flambeau des différentes Congrégations auxquelles son mérite l'avoit associé!

Il n'y a point de Tribunal dans Rome qui ne cite aujourd'hui Lambertini, comme faisant autorité sur plusieurs points contestés: &, chose étonnante,

des études auſſi abſtraites & auſſi épineuſes, ne réfroidirent jamais ſon imagination, n'altérerent jamis ſa gaiété. Toujours vif, toujours enjoué, il parloit par ſaillies, comme les Philoſophes par ſentences; & ſon habitude à dire de bons mots, & à employer juſqu'aux *Facéties Bolonoiſes* *, rendoit ſa converſation pittoreſque. Perſonne ne ſut mieux mêler l'agréable à l'utile, perſonne ne ſut mieux réveiller l'attention. On eut dit qu'il avoit deux ames, l'une toute appliquée aux ſciences &

* Il faut ſavoir que le Patois des Bolonois permet certaines expreſſions libres & hardies, qu'un autre langage ne ſouffriroit pas, & que Benoît XIV ne put jamais oublier ce Patois, qui avoit été ſon premier Jargon.

à ſes devoirs, l'autre propre aux agrémens de la ſociété dont il faiſoit les délices.

A peine Benoît XIII, (*Orſini*) ce Saint Pape, dont la poſtérité verra les Reliques ſur nos Autels, commença-t il à regner, qu'il lui donna les marques les plus ſignalées d'eſtime & de confiance. Après l'avoir nommé Archevêque de Théodoſie, en 1726 (Archevêché *in partibus*), il lui donna l'Evêché d'Ancone, en 1727; mais il ne lui permit d'aller dans ſon Dioceſe, que lorſqu'il eut fait uſage de ſes lumieres & de ſes conſeils, que lorſqu'il l'eut vu briller dans le Concile Romain, ce Concile dont la diſ-

cipline étoit le principal objet, & qui fut le fruit d'un zele vraiment Apoſtolique.

Arrivé à Ancone, il ſe livra ſans réſerve à tous les travaux de l'Epiſcopat. Viſites, Synodes, Catechiſmes, Inſtructions, tout fut employé à l'édification de ſon Peuple & de ſon Clergé. Il regardoit les Curés comme ſes coopérateurs, & il eut cru manquer à l'Egliſe & à lui-même, s'il ne les avoit pas fait reſpecter. Ils formoient ſa ſociété, ils étoient ſon conſeil, & cette heureuſe & ſainte harmonie, devenoit une ſemence de bénédiction. On voyoit avec admiration l'Evêque ne point dominer ſur ſes Eccléſiaſtiques, con-

formément au précepte de Saint Pierre, & les Ecclésiastiques obéir encore plus par amour, que par devoir.

Ainsi vivoit notre illustre Prélat, donnant à la priere & à l'étude, tout le tems dont il pouvoit disposer sans faire un larcin à ses Diocesains, lorsque le Souverain Pontife le créa Cardinal du Titre de Sainte Croix de Jérusalem. Ce fut le 30 Avril 1728, que cette promotion si glorieuse au Saint Siége, si utile à l'Eglise, remplit les vœux de tous ceux qui connoissoient Lambertini.

On le voyoit courir à pas de géant dans la carriere des honneurs, sans qu'il fût possible de

le ſoupçonner des moindres penſées d'intérêt & d'ambition; que dis-je, ennemi des grandeurs, il gémiſſoit à meſure qu'on prenoit plaiſir à l'élever. Le moindre dégré de ſcience, lui ſembloit préférable à toutes les dignités, & il eût voulu ne s'appercevoir de ſon exiſtence, que par le ſeul avantage d'étudier & de penſer.

Il fallut cependant conſentir encore à être de différentes Congrégations qui exigeoient beaucoup de lumieres & de ſagacité. Les honneurs venoient le chercher malgré lui, & ſon humilité autant que ſon ſavoir devenoit le germe de ſon élévation.

La mort de Benoît XIII, ayant ouvert le Conclave en 1729, le Cardinal Lambertini y donna des preuves de sa sagesse & de ses lumieres. Il fut un de ceux qui contribuerent à faire élire Clément XII (*Corsini*), & qui par la suite eut plus de part à sa confiance. Ce Pontife, que la justice & la droiture d'esprit rendirent recommandable, le consulta souvent dans des circonstances critiques; & pour donner plus d'exercice à son zele, il le nomma Archevêque de Bologne, le 30 Avril 1731. Il étoit juste que cette Ville connût autrement, que par des relations, l'heureuse plante

qu'elle avoit produite, & qu'elle en goutât les excellens fruits.

Mais comment détailler ici des travaux & des vertus, dont le ſeul abrégé compoſeroit des volumes. Ses obligations formerent le tiſſu de ſa vie. Il ſuffiſoit de ſavoir ce qu'il devoit faire, pour être aſſuré de ce qu'il feroit. Il ſe communiquoit aux ſimples comme aux ſavans, aux pauvres comme aux riches, aux petits comme aux grands, & ſa préſence ne fut jamais infructueuſe.

Il ne falloit acheter l'honneur de le voir, ni par des ſoupleſſes, ni par des lenteurs. Il étoit ce Philoſophe dont parle la Bruyere,

Bruiere, qui quitte sa plume, & qui interrompt une ligne, dès qu'il s'agit d'obliger.

Simple dans ses repas, modeste & presque pauvre dans ses meubles & dans ses habits, il ne connut de grandeur que celle d'instruire & d'édifier; & pour rendre ses jours plus pleins, souvent il écrivoit en même-tems qu'il parloit *. Il alloit chaque semaine puiser au tombeau de Saint Dominique, le zele dont il avoit besoin, & discourir avec les Disciples de ce Grand Patriarche, sur les questions les plus importantes de la Théologie.

* Son Palais étoit le rendez-vous de tous les Etrangers. Ils y venoient en foule pour l'écouter.

Ses Synodes reſſembloient aux ſeſſions d'un Concile, ſes converſations à des ſéances d'Académie. Environné de ces hommes celebres que Bologne poſſédoit alors dans ſon ſein, & dont quelques-uns vivent encore, tels que les *Zanotti*, *Manfredi*, *Beçari*, *Galeazzi*, *Buona-Fede*, il traitoit les queſtions les plus intéreſſantes, & jamais la vérité n'échappoit à ſes recherches. On trouvoit, juſque dans ſes ſaillies, des ſujets d'inſtruction, & ſon rire même étoit éloquent. Sa gaiété diſſipoit tout air de pédantiſme, & donnoit aux diſputes une douceur & un agrément dont elles ne paroiſſent pas ſuſceptibles.

Le Comte *de Sales*, Pere du celebre Cardinal des Lances *, homme rare par ſon eſprit & par ſon ſavoir, diſoit ſouvent à Monſeigneur Lambertini, dont il avoit toute l'eſtime & toute la confiance : *Vous ferez ſi bien, qu'après vous il n'y aura plus d'Archevêque à Bologne ; perſonne ne ſera aſſez hardi pour oſer devenir votre ſucceſſeur.*

Cependant l'envie, toujours à

* Ce Cardinal, Grand Aumonier du Roi de Sardaigne, vit de la maniere la plus édifiante dans ſon Abbaye de San Balegno, dont il a fait un Séminaire ; & là, hors le tems qu'il doit paſſer à Turin, il ſe leve à quatre heures du matin, il préſide aux leçons de Théologie, il mange au réfectoire, il aſſiſte à tous les exercices de Communauté, donnant ainſi à l'Egliſe & au Monde, le modele de la plus parfaite régularité.

la pourſuite des talens, l'accuſa auprès du Saint Pere de ſoutenir un Grand Vicaire, dont la conduite, diſoit-on, déplaiſoit à tous les Diocéſains. Il n'en fut ni ému, ni étonné, & il ſe contenta d'écrire au Pape, *qu'on l'avoit mal informé, & qu'il prioit le Ciel tous les jours pour que Jeſus-Chriſt fût auſſi content de ſon Vicaire, qu'il l'étoit du ſien.*

C'eſt ainſi qu'il diſſipoit les calomnies, ces nuages qui forment preſque toujours un atmoſphere autour des hommes vertueux & ſavans. Il diſoit fréquemment qu'il *n'étoit permis qu'aux gens oiſifs & bornés, de*

faire attention aux rapports, & que par bonheur il n'avoit jamais trouvé le secret de s'en occuper. Il est vrai que toute sa vie fut un travail continuel, & que sa résidence à Bologne est une époque mémorable par tous les Ouvrages qui sortirent de sa plume. C'est-là qu'il composa ces Statuts Synodaux, dont il nous a donné le Recueil, & où sans y penser, il se décrivoit lui-même, en décrivant les devoirs d'un Evêque.

La science Ecclésiastique, quoique le principal objet de ses études, ne le rendit point indifférent aux autres connoissances. Il honora la celebre Académie de l'Institut, dont il

étoit membre *, par une attention ſcrupuleuſe à ſe faire rendre compte de ſes leçons, de ſes diſcours, de ſes découvertes; & ſa curioſité ſur ce point lui procura des lumieres que ſon genie ſavoit étendre & multiplier. Ainſi la terre échauffe les germes qu'on lui confie, les féconde, & les métamorphoſe en fleurs.

Il y avoit neuf ans que notre illuſtre Cardinal éclairoit ainſi ſa Patrie, lorſque la mort de Clément XII l'obligea de ſe

* Cette Académie a maintenant l'avantage de poſſéder dans ſon ſein une Femme illuſtre, connue ſous le nom de la Signora Laurea Baſſi, que ſa ſcience a élevée juſqu'à la gloire d'avoir une chaire, & de donner publiquement à Bologne des leçons de Philoſophie.

rendre à Rome. Il entra dans le Conclave ſans le moindre deſir, ni la moindre idée de ſon élévation ; mais voyant qu'après pluſieurs mois de délibération on n'avoit rien terminé, que les exceſſives chaleurs devenoient contagieuſes, & que la plûpart des Cardinaux dépériſſoient ſous les toits brulans du Vatican, il dit avec ſon enjouement ordinaire ces paroles, qu'il crut prononcer en l'air, & qui devinrent l'occaſion de ſon exaltation: *Eh ! pourquoi nous conſumer ici en diſcuſſions & en recherches ? Voulez-vous faire un Saint ? nommez Gotti ; un Politique ? Aldovrandi ; un bon Homme, prenez moi.*

A ces mots les Cardinaux l'enviſagent, ſe retirent, & après avoir conféré ſur ſes rares qualités, ſur ſon érudition immenſe, ils concluent qu'on ne pouvoit mieux faire, que de prendre au ſerieux la plaiſanterie du Cardinal Lambertini. On s'aſſemble, on ſcrutine, & il eſt élu Pape le 17 Août 1740, à la grande ſatisfaction de l'Europe entiere. Il prit le nom de *Benoît*, en reconnoiſſance de ce que Benoît XIII l'avoit créé Cardinal.

Sa premiere action fut un acte de clémence & de magnanimité, il rendit la liberté au trop fameux Cardinal *Coſcia*, détenu depuis douze années au

Château Saint Ange, pour n'avoir pas voulu payer, ou plutôt restituer, une somme à laquelle la Chambre Apostolique l'avoit condamné.

Les fêtes se succéderent pendant plusieurs jours sans interruption; & Rome glorieuse d'avoir un Pontife digne d'être associé aux Grégoires & aux Léons, celebra ce triomphe par des acclamations & par des monumens.

Le Cardinal *Valenti*, de la Ville de Mantoue, l'homme peut-être de son siecle le plus politique, & qui connut mieux les esprits & les cours, honora le nouveau Pape, en devenant son Ministre. Les personnes

éclairées reconnurent à ce choix que Benoît XIV savoit discerner les hommes, & qu'il vouloit donner à l'univers le spectacle d'un régne éclattant.

Les bienfaits dont il combla les Cardinaux *Passionei* & *Guerini*, ces deux personnages si celebres dans la République des Lettres, ne rendent pas moins justice à sa sagacité. Il goûtoit un plaisir indicible à s'entretenir avec eux ; & leurs entretiens ressembloient au mouvement de ces corps électriques, dont le feu sort de toutes parts.

Ce ne fut qu'après les avoir consultés, qu'il remit aux Evêques de Bretagne, son droit de nommer aux Cures pendant six

mois. Il étoit ſans doute étonnant que des Prêtres devinſſent Curés, en ſe dérobant aux yeux de leurs propres Paſteurs, & en n'ayant ſouvent d'autre mérite que celui d'avoir atteint Rome, où la difficulté de connoître des ſujets auſſi éloignés, donnoit lieu à des nominations hazardées. Cependant combien de Papes auroient craint par cette conceſſion, de diminuer leur autorité ! Benoît XIV ne recherchoit que le bien de l'Egliſe, & ſi, pour l'opérer, il falloit ſe dépouiller, il étoit toujours prêt.

C'eſt par le même motif, que vers les dernieres années de ſon Pontificat, il défera aux inten-

tions du feu Roi d'Eſpagne (Ferdinand), lorſque ce Monarque ne voulut plus permettre aux Eccléſiaſtiques de ſon Royaume, d'aller finir leurs études à Rome. Les Romains eurent beau ſe plaindre, publier ſelon leur coutume, qu'on violoit les droits du Saint Siége, exhaler enfin leur reſſentiment en murmures & en paſquinades, il fut inſenſible à ces clameurs, comme n'ayant fait que ce que ſon devoir exigeoit.

La Guerre, ce cruel fléau, qui ſemblable aux orages, ſe forme au milieu des jours les plus ſereins, & promene ſes fureurs de contrée en contrée, vint ravager l'Italie, & la rem-

plir d'Eſpagnols, d'Allemands & de Francois. Il s'agiſſoit de rendre Dom Philippe paiſible poſſeſſeur du Parmeſan.

Le Pape, ſecondé du Cardinal Valenti, ſut préſerver ſes Etats de l'affreuſe dévaſtation dont ils étoient menacés. Ses lumieres & ſes ſoins, pourvurent à tout, ſoit pour empêcher la diſette, ſoit pour arrêter les incurſions; & l'éclat de ſa réputation, ainſi que ſa parfaite intelligence avec toutes les Couronnes, lui mériterent le reſpect de toutes les Armées. Il ne vit d'Officiers Généraux pénétrer juſqu'à Rome, que pour ſe procurer le bonheur de le connoître & de l'admirer. On mettoit au

nombre des Victoires, l'avantage de l'avoir seulement apperçu.

Ce fut alors qu'il eut la consolation de voir le Roi de Naples, aujourd'hui Roi d'Espagne, venir rendre en sa personne les hommages dus au Vicaire de Jesus-Christ, & qu'au lieu de tirer vanité de cet honneur, il n'envisagea que le triomphe de l'Eglise. Il n'étala aux yeux du Monarque ni faste, ni orgueil ; mais il lui montra des lumieres & des vertus, bien plus propres à soutenir la gloire du Saint Siége, que tout l'appareil d'une vaine magnificence.

On peut voir le détail de cette Guerre dans l'Ouvrage du cele-

bre *Bonamici*, Ouvrage digne du ſiecle d'Auguſte, par ſa belle latinité, & où l'Auteur décrit avec une noble ſimplicité, le combat de *Velletri*, & les Marches, ainſi que les Victoires du Roi de Naples, qui vint en perſonne repouſſer les Allemands, & délivrer les bords du Tybre de leurs hoſtilités.

Les premieres années du Pontificat de Benoît furent employées à connoître les beſoins de chaque Egliſe, & à y pourvoir, à nommer dans les divers Gouvernemens des hommes integres & capables, à ſoulager les malheureux, à faire diſcipliner ſes Troupes, & à donner des

Edits ſeveres contre les blaſphêmateurs.

Il eſt vrai que ſa grande application à l'étude, ainſi que ſes relations avec les Savans, partagerent ſouvent l'attention qu'il devoit à ſes Sujets ; mais elles ne prirent jamais rien ſur ſes devoirs de Pontife, ni ſur ſes exercices de piété.

Il ſe fit une loi de deſcendre chaque jour au milieu de ſon Peuple, pour aller adorer le Saint Sacrement, dans l'Egliſe où il étoit expoſé ; coutume d'autant plus remarquable, que ſes prédéceſſeurs ne ſortoient de leurs Palais, que cinq ou ſix fois dans l'année ; coutume

que Clément XIII, son digne Successeur, pratique avec autant d'exactitude, que d'édification *.

Benoît savoit qu'un Souverain n'est jamais plus grand, que lorsqu'il s'humanise ; qu'en se rendant inaccessible, il perd insensiblement l'amour de ses Sujets ; que rien ne ressemble moins au mérite, que l'orgueil, & que c'est être foible & timide, que d'être fier.

Quoiqu'il n'eût rien de ce zele indiscret & amer, qui aigrit

* L'usage est à Rome d'avoir les quarantes heures pendant toute l'année dans toutes les Eglises successivement. Il seroit à souhaiter que les Evêques établissent cette coutume dans les grandes Villes du Royaume, comme elle l'est maintenant dans toutes les Villes d'Italie.

les esprits, en croyant les corriger ; il se crut obligé de donner une Bulle contre les Framaçons, société sans conséquence pour les Etats, mais objet de scandale pour l'Eglise & par son affectation à se cacher, & par son exactitude rigoureuse à exiger le serment ; société fameuse dans son principe, & maintenant presque tombée dans l'oubli.

Il pensa, en Pontife vraiment éclairé, que si les Framaçons avoient un secret qu'ils n'osoient divulguer, ils agissoient comme ceux qui craignent la lumiere, qu'ils scandalisoient le public en laissant soupçonner des mysteres d'iniquité dans leur con-

duite & dans leurs assemblées ; & que s'ils n'avoient aucun secret, comme cela est aujourd'hui démontré, ils péchoient contre le second commandement, qui ordonne de ne jamais prendre le nom de Dieu en vain. Il savoit d'ailleurs que leur réception n'étoit pas moins une scene lugubre, qu'une profanation de certains mots de la Sainte Ecriture, qu'ils employoient témérairement pour donner plus de poids à leurs burlesques cérémonies.

Ainsi sa Bulle ne fut point une condamnation vague & chimérique, comme le publierent alors ces personnages qui ne savent qu'accuser, objecter &

railler. Il avoit trop de lumieres pour faire une démarche au hazard. La prudence préſida toujours à ſes déciſions.

Le fanatiſme, ce monſtre né de l'ignorance & de la ſuperſtition, ayant ſoufflé ſa rage contre une Inſtruction Paſtorale de Monſeigneur *Frautſon*, Archevêque de Vienne en Autriche, Inſtruction où ce zelé Prélat établiſſoit l'abſolue néceſſité de la médiation de Jeſus-Chriſt, & ſe plaignoit amérement de ce qu'on oublioit ce grand objet, pour ne s'occuper que des Saints, des Pélerinages & des Confrairies ; Lambertini vint au ſecours de ce digne Paſteur, qu'on oſoit déjà taxer d'héréſie,

& loua publiquement son zele & ses lumieres.

Il ne fut pas moins ardent à vanger la Doctrine du celebre Cardinal *Noris*, qu'on vouloit rendre suspecte ; à proteger les sentimens des PP. *Berti* & *Belelli*, contre les attaques de quelques Ecrivains qui les inculpoient de Jansenisme ; à faire l'Apologie du Livre intitulé *de la vraie Dévotion*, par *Muratori*, qui alloit devenir la proie de quelques superstitieux.

Ces anecdotes arrivées en différens tems, mais que j'ai cru devoir rassembler ici, forment une époque des plus mémorables à la gloire de Benoît. Que

n'entreprit-il point pour réformer la Congrégation de *l'Index*, & pour la rendre plus circonspecte dans la condamnation des Livres ! Il lui prescrivit les regles les plus sages & les plus utiles, & il réhabilita plusieurs Ouvrages qu'elle avoit trop légerement flétris.

Son zele ne fut ni moins actif, ni moins éclairé à l'égard de la Congrégation *de la Propagande*. Il prit une connoissance exacte des Missionaires, & de la maniere dont ils s'acquittoient de leurs missions, afin que l'Evangile fût annoncé sans trouble, sans jalousie, sans altération.

L'Election de l'Empereur (Francois I) ayant réuni dans Francfort les Miniſtres de tous les Souverains qui ont droit d'y envoyer; Benoît députa le Prélat *Doria*, & l'Abbé *Aymaldi*, deux hommes qui s'y firent admirer, & qui honorerent ſon diſcernement. Il avoit l'art de deviner les hommes & de les définir, & ce talent n'étoit ſouvent que le réſultat d'un ſimple coup d'œil. Auſſi ſes légations furent-elles ordinairement confiées à des ſujets capables, comme il a paru dans l'adminiſtration du Cardinal *Banchieri*, à Ferrare, & dans celle du Cardinal *Henriquez*, à Ravenne, ce ſaint & ſavant per-

ſonnage dont l'Egliſe entiere a pleuré la mort *.

Si ſon choix dans les differentes promotions de Cardinaux, ne parut pas toujours également refléchi, accuſons le ſiecle, plutot que Lambertini. Ces tems malheureuſement ſtériles n'obligent que trop ſouvent les Souverains à ſe relâcher ſur le mérite de ceux qu'ils élevent aux dignités.

Le Népotiſme ne lui fut pas moins odieux qu'aux Romains. Quoiqu'il eut des parens médiocrement partagés des biens de la fortune, il ne leur donna

* Il a donné des Notes ſur l'Imitation, qui annoncent ſes lumieres & ſa piété.

ni

ni dignités, ni richeſſes. Il ne voulut pas même permettre à ſon propre Neveu de le venir voir; & ſes petits Neveux ſeroient dans une eſpece d'indigence, ſi le Roi de Sardaigne n'avoit eu ſoin d'y pourvoir.

Cette rigueur, peut-être exceſſive, ſervira du moins à apprendre à tous ſes ſucceſſeurs, qu'un Vicaire de Jeſus Chriſt doit être de la race de Melchiſedec, & ne reconnoître pour frere, que ceux qui accompliſſent la volonté de Dieu. *Je me ſouviendrai toujours*, diſoit Benoît XIV, *que je ſuis né très petit particulier; que la dignité que je poſſede ne doit point être partagée, & que Rome ne s'eſt obligée par aucun*

Contrat, à enrichir ma famille, qui ne ſera reſpectable qu'autant qu'elle conſervera ſa ſimplicité.

Que ne dirois-je point à ce ſujet de ſon éloignement, ou plutôt de ſon averſion, pour tout ce qui reſpiroit le faſte, la magnificence & la grandeur? Toujours il parut étranger à la pompe qui l'environnoit, & ſon ame ne ſembloit libre, que dans ces momens où il ſe trouvoit ſans ſpectateurs & ſans éclat. Auſſi ne craignit-il point de compromettre ſa dignité, en parlant familierement à tous ceux qui l'aborderent, en répondant à ceux qui lui écrivirent. Il étoit trop Philoſophe pour s'aſſujettir à toutes les éti-

quettes de la grandeur, trop ami des Littérateurs & des Savans, pour leur refuſer des marques d'eſtime & de confiance.

Ses réponſes à M. de *Voltaire* euſſent ſans doute été plus meſurées, s'il eut examiné *la Tragédie de Mahomet* avec des yeux Théologiques; mais il ne crut pas qu'une piece de Théatre fût ſuſceptible d'un tel examen. Il n'y chercha que le Poëte, il le trouva & le loua. Ainſi doit-on conſidérer ſa Lettre au celebre *Scipion Maffei*, ſur les Spectacles, dont il ne parle qu'en ſimple Hiſtorien.

Mais quand même il ſe ſeroit trop avancé; ces ombres ne ſont elles pas diſſipées par l'éclat

de sa science, par les lumieres de sa foi, par l'ardeur de sa charité ? Que d'actions héroïques ! que d'écrits radieux dans le cours de son Pontificat.

Il crut devoir condamner la Bibliotheque du P. *Colonia*, comme un Ouvrage *passionné*, où l'Auteur, sous prétexte d'hérésie, note & flétrit des Livres très orthodoxes ; comme un Ouvrage qui devenu l'alphabet des ignorans, leur servoit à arracher sans choix des mains des fideles, non-seulement des Livres répréhensibles, mais aussi des Ecrits qui renferment *ce que la Religion a de plus excellent & de plus épuré.*

Tout le monde connoît ses

ſtatuts Synodaux, que nous avons déja cités, & qui ſerviront éternellement de guide aux bons Evêques ; ſes Bulles, le plus beau monument du dix-huitieme ſiecle, enfin ſon Ouvrage ſur la Canoniſation des Saints, où l'Auteur tout à la fois Théologien, Juriſconſulte, Canoniſte, Métaphyſicien, Médecin, Hiſtorien, déploye la plus vaſte érudition. (Le P. d'Audierne, Capucin, nous a donné un excellent abregé de cet Ouvrage, en ſix volumes in douze, en forme de Lettres, qui ſeroit plus répandu, ſi notre ſiecle étoit moins frivole). Il eſt vrai que Benoît dans une auſſi immenſe entre-

prise, choisit des personnes capables de l'aider, entre autres le docte P. *Richini*, Dominicain, actuellement Maître du Sacré Palais, le celebre Pere *Gerdil*, Barnabite, maintenant Précepteur de S. A. R. Monseigneur le Prince de Piémont, & le feu P. *Mancini*, de l'Ordre des PP. Minimes; mais ces choix ne font pas moins d'honneur aux lumieres de l'immortel Lambertini, que ses propres productions.

Il seroit difficile de trouver une vie plus pleine que la sienne. Les Ouvrages & les événemens y sont pour ainsi dire entassés, de maniere que son Historien

aura toute la peine à les ſuivre & à les rapporter. Perſonne ne connut mieux la rapidité du tems ; auſſi ſe hata-t-il toujours de le mettre à profit, dès le premier inſtant où la lumiere invite l'homme au travail. Il ne quittoit une étude que pour en reprendre une autre, & ſes converſations mêmes qu'on eut cru l'effet de la diſſipation & de la curioſité, ne tendoient qu'à connoître ſes Sujets. Il paroiſſoit ne vouloir que s'amuſer, & il s'inſtruiſoit tout en riant, des mœurs, & de la capacité des uns & des autres *.

* Le Cardinal Colonna, Majordome, & l'Abbé Bouget, natif de la Ville de Sau-

L'Année Sainte ayant raſſemblé dans Rome en 1750, (malgré le dépériſſement de la foi) une multitude incroyable d'étrangers de tout âge, de tout pays, de toute condition, le Pape leur donna les plus grands exemples de vertu, & ce ne fut ni par faſte, ni par oſtentation, mais par le motif de la piété la plus vive & la plus tendre. Attentif à viſiter les Egliſes & les Hôpitaux, à ſervir les Pauvres & à les aſſiſter, il retraça le zele & les actions de Grégoire

---

mur, que des circonſtances particulieres amenerent à Rome, & lierent avec Benoît XIV lorſque ce Pape n'étoit encore que Prélat, ne manquoient point de ſe trouver tous les jours chez Sa Sainteté, & de l'informer de tout ce qu'elle deſiroit ſavoir.

le Grand. Il ſe laiſſa volontiers approcher de tous les Pélerins, & il eût voulu pouvoir parler à tous *.

Les dehors de ſa piété n'eurent rien que d'aimable & d'engageant. Il ne connut jamais cette dévotion auſtere & larmoyante, que les ames vulgaires prennent pour la vraie vertu, mais qui n'eſt ordinairement propre qu'à inſpirer de l'averſion & du dégoût. Il fit conſiſter la Religion dans ce qui la conſtitue, & dans une attention à ne point changer l'obéiſſance en ſervitude, à ne pas faire des

* Les Papes en général ſe communiquent volontiers. Les plus pauvres ont droit de leur parler.

cſclaves de ceux qui participent à la Royauté du Sacerdoce ; mais à compatir aux peines de ſes freres, & à cacher leurs défauts. Au lieu d'humilier le coupable, il s'humilioit lui-même à la vue des miſéricordes de Dieu, qui l'avoient préſervé des vices qu'il corrigeoit.

Je ne prétens point diſſimuler ici que malgré ſa condeſcendance & ſon affabilité, il n'eut quelquefois des accès d'impatience & d'humeur. Alors il s'enflammoit, il tonnoit : mais ce moment même étoit un inſtant heureux ; auſſitôt le repentir ſuccédoit à la colere, la vivacité ſe changeoit en douceur, & l'on entrevoyoit une ame natu-

rellement généreuse & compatissante, qui s'empressoit de dissiper les nuages que sa promptitude avoit excités. On ne le quitta jamais sans avoir obtenu les graces qu'on sollicitoit, ou du moins sans être convaincu que des circonstances les rendoient impossibles.

Quant à sa clémence, elle n'eut point de bornes. Sa trop grande bonté arrêtoit sa Justice, & cet excès de commisération laissa quelquefois le crime impuni. Il ne pouvoit se résoudre à faire mourir; foiblesse dangereuse sans doute, mais qui prouve au moins un cœur tendre & généreux, un cœur qui craint de souffrir en faisant souffrir les

autres, & qui les croit assez malheureux d'être coupables.

C'est ce caractere de bonté qui le fit aimer des Protestans mêmes; Anglois, Allemands, Danois, Suedois, Hollandois, tous s'empresserent d'aller lui rendre leur hommage, comme à un Pontife dont la modération eut été capable de retenir leurs peres dans la communion du S. Siége. Il les accueilloit avec une affabilité qui leur faisoit regretter de ne pouvoir le reconnoître pour chef, & il n'y en eut pas un seul, qui après l'avoir vu, ne devint son panégyriste & son admirateur.

Son attention à entretenir une heureuse harmonie avec tous les

Souverains, lui mérita l'attachement de toutes les Nations. Il reçut souvent des marques d'estime de la part d'Elisabeth, Impératrice de Russie, & de celle du Roi de Prusse, avec qui les affaires concernant les Catholiques de la Silésie, le mirent en relation. Au lieu de prendre un ton impérieux pour affermir son autorité, il pensa, en homme éclairé, qu'il ne seroit jamais plus grand, que lorsqu'il seroit plus humble, & que l'humilité étoit le moyen le plus propre à faire respecter les véritables droits du Saint Siége.

Il sut en conséquence ménager également tous les Ambassadeurs; & s'il parut plus lié

avec ceux de Sa Majeſté, c'eſt que leurs qualités perſonnelles les lui rendirent plus chers. Il eſtima M. *le Duc de Nivernois*, comme un eſprit propre à embellir les Sciences & les Arts ; il chérit le Cardinal *de la Rochefoucaut*, comme une ame droite, pacifique & déſintéreſſée ; il admira M. *le Duc de Choiſeul*, comme un génie capable de concevoir les plus grands projets, & de les exécuter.

Que ne dirai-je point ici de ſon ardeur à vouloir étouffer les diſputes de l'Egliſe ! ces diſputes qu'il vit naître en 1713, dont il ſuivit la trame juſqu'au moment de ſa mort, & dont il connut parfaitement la nature

& la cauſe. Après avoir gémi plus d'une fois de ce que les diviſions ſubſiſtoient toujours en France, & y fomentoient l'incrédulité ; après avoir écouté les vœux du Roi, qui ne tendoient qu'à rétablir la paix ; il donna ſa fameuſe *Lettre Encyclique*, adreſſée à tous les Prélats du Royaume : Lettre où il détermine la conduite qu'on doit tenir dans l'adminiſtration des Sacremens, à l'égard de ceux qui ſont oppoſés à la Bulle *Unigénitus* ; Lettre qui a toute l'autorité d'une Bulle, ſelon les Canoniſtes & les Théologiens.

Son zele qui s'étendoit à tout, l'engagea à modérer l'uſage des indulgences, ces tréſors que

l'Egliſe nous offre, & qu'elle a droit de nous offrir; mais que la trop grande facilité de certains Papes, a quelquefois trop multipliés, & dont les pécheurs font un ſujet d'impénitence, & les Incrédules un objet de dériſion. Mille fois il refuſa d'en accorder, & aux Religieux qui ne penſoient qu'à accréditer leurs Egliſes aux dépens des Parroiſſes, & aux Pélerins qui ſe confioient entierement dans ces graces.

Ce ſeroit ici le lieu de détailler tout ce qu'il fit pour éteindre les ſuperſtitions, ces fauſſes lueurs que répand l'ange de ténebres, transformé en Ange de lumiere. Il voulut à ce ſujet

donner une impreſſion de terreur, en ordonnant le châtiment d'une femme qui avoit oſé contrefaire la miraculée, & qui ſous prétexte d'honorer la Sainte Vierge, ne penſoit qu'à ſe faire honorer elle-même, & qu'à tromper les ames ſimples & crédules. On vit cette malheureuſe, traînée par les rues de Rome, comme une criminelle, & y faire amende honorable, comme ayant compromis la gloire de la Religion, qui n'a pas beſoin de faux miracles pour ſe ſoutenir.

Rome ſi riche en monumens, & dont la terre recele en ce genre de véritables tréſors, ſembla prendre plaiſir à les dévelop-

per aux yeux de Benoît. Il n'y eut point d'année qu'on ne trouvât parmi des ruines quelques morceaux de mosaïque, quelques Statues, quelques vases d'un prix inestimable.

Lambertini étoit trop connoisseur & trop amateur, pour ne pas recueillir ces richesses avec soin, & pour laisser à l'étranger la peine de les chercher. Il en fit faire une superbe collection, & il voulut qu'on la plaçât dans le Capitole, afin de rendre à ce lieu mémorable, une partie de son ancien lustre, & de mettre chacun à portée de pouvoir contempler d'un coup d'œil les restes de la magnificence Romaine.

Ses entrepriſes ne ſe bornerent point à cet objet. Il employa plus de cent mille écus romains à embellir la Baſilique de Sainte Marie Majeure, & il fit bâtir une Egliſe, dont il donna lui-même le plan, & qui s'appelle *S. Marcellin.* Il ordonna qu'on remplaceroit les ſuperbes tableaux de la fameuſe Egliſe de S. Pierre, qui commencoient à s'effacer, par des Ouvrages en moſaïque, qui les rendroient trait pour trait; & ce travail immenſe s'exécute avec une telle délicateſſe, qu'on ne les diſtingue pas des originaux.

C'eſt ici le lieu de citer la Fontaine de Treve; cette Fontaine dont les caſcades & l'ar-

chitecture ne contribuent pas moins à la gloire de Lambertini, qu'à l'ornement de Rome. On voit l'eau jaillir à gros bouillons à travers des pierres brutes qui ſemblent des rochers, & contrefaire dans ſa chute le mugiſſement des mers.

Si l'on paſſe dans les Jardins de *Montecavallo*, la réſidence ordinaire de Sa Sainteté, on trouve un charmant Obſervatoire, qu'il fit conſtruire avec cette noble ſimplicité qui caractériſa toujours les Romains. C'eſt-là qu'il accordoit ſouvent des audiences pendant l'Eté, qu'il venoit délaſſer ſon eſprit par des converſations auſſi agréables qu'utiles, & qu'il donnoit

l'eſſor à ſa mémoire remplie de citations & d'anecdotes. Il n'avoit rien oublié de ce qu'il avoit appris, comme il paroit dans ſes Lettres à M. de Voltaire, où il cite des endroits de Virgile, qu'il dit n'avoir pas lû depuis cinquante ans.

Rome ne fut pas le ſeul objet de ſes ſoins ; il les étendit autant que ſes Etats. Le Séminaire de Bologne lui doit ſon magnifique domicile, & la Cathédrale, ſon embelliſſement. D'une carriere qu'elle étoit, il trouva moyen d'en faire une Egliſe, & de lui donner un air de majeſté, dont les Etrangers ſont frappés. Il étoit juſte que

ſa Patrie, ſon ancien Dioceſe, ſe reſſentiſſent de ſes libéralités, & on en trouve partout des veſtiges.

A peine eut il ſatisfait à cette eſpece de devoir, qu'il tourna ſes vues vers Notredame de Lorette. Il y fit élever des arcades pour ſervir d'avenue à cet auguſte Sanctuaire, de retraite aux voyageurs, & pour être un monument mémorable de ſa dévotion envers la mere de Dieu.

Les Ports d'*Ancone* & de *Civita-Vecchia*, furent auſſi réparés de ſon tems, ainſi qu'une multitude de ponts & chauſſées, dont le détail ſeroit immenſe. Il s'occupa ſouvent des moyens

de refaire la route qui conduit de Rome à Naples, & qu'on peut dire être la ruine des équipages, & le déſeſpoir des Voyageurs; mais ſes facultés ne lui permirent que de le deſirer. Il penſa qu'il valoit mieux acquitter une partie des dettes énormes dont la Chambre Apoſtolique eſt obérée, & il en paya quelques millions.

La Bibliotheque du Vatican, ce magaſin de richeſſes en tout genre, s'accrut conſidérablement par ſes ſoins. Il envoya Monſeigneur *Aſſemani*, ce Prélat ſi ſavant dans les Langues Orientales, chercher des manuſcrits partout où il pourroit en découvrir, & il ſeconda les

intentions du Cardinal *Querini*, Bibliothécaire *, toutes les fois qu'il s'agit de l'augmenter, ou de l'embellir. Ainſi la collection des Médailles devint un objet digne de l'admiration de tous les Etrangers.

Son Palais toujours rempli de Savans **, paroiſſoit un Aréopage ; diſons mieux, un Cénacle où les dons de l'Eſprit Saint ſe répandoient avec profuſion.

* Ce Cardinal connut mieux que perſonne la Littérature Francoiſe, & il en fut redevable à ſes relations avec M. le Cardinal de Fleury ; ce Miniſtre, qui autant honoré des Académies par ſon ſavoir, qu'admiré des Cours par ſa ſageſſe & par ſa probité, nourriſſoit encore ſon eſprit à l'âge de 90 ans, de tout ce que les Auteurs Anciens & Modernes ont écrit de plus excellent.

** Le Prélat Bottari, le P. Bianchini, de l'Oratoire de Rome, furent du nombre des Savans plus intimement liés avec Benoît XIV.

Tous

profanoit ſi ſouvent ſa plume par des productions frivoles, obſcenes & impies. Il diſoit à cette occaſion qu'il en étoit des Francois, ainſi que du fameux Origene ; qu'il n'y avoit rien de mieux, que ce qu'ils faiſoient bien, & rien de pire, que ce qu'ils faiſoient mal. *Ubi bene, nemo melius ; ubi male, nemo pejus.*

Il vouloit que les Prédicateurs Italiens priſſent pour modeles *Bourdaloue* & *Maſſillon*, & qu'ils n'employaſſent leur langue ſi pompeuſe & ſi riche en expreſſions, qu'à faire connoître l'eſſence de la Religion, & qu'à l'imprimer dans les cœurs.

Peu s'en fallut qu'il ne donnât

à l'Eglise un nouveau Breviaire, & plus exact & mieux distribué ; mais la difficulté de changer les Antiphonaires & les Processionaux, ainsi que les dépenses excessives d'une telle entreprise, l'arrêterent. Il savoit que tout Prêtre qui récite un Breviaire tel que celui de Paris, s'instruit en priant, & que sa mémoire & son cœur se remplissent de ce que l'Ecriture, les Conciles & les Peres, ont de plus propre à la célébration des Mysteres & des Fêtes, & à la réformation des mœurs.

Son zele, qui ne manqua jamais de se déployer lorsque les circonstances parurent l'exiger, tonna contre les erreurs de Ber-

ruyer. Il vit avec la plus profonde douleur, que ce Disciple du trop fameux Hardouin, avoit osé dans un Ouvrage volumineux, travestir l'Ecriture Sainte en Roman; & pour seconder le zele de M. l'Archevêque de Paris, qui venoit de les condamner, il en interdit la lecture par un Bref des plus énergiques & des plus solemnels.

Il donna également d'autres Brefs contre ces Ouvrages ténébreux où l'incrédulité de nos jours distille son venin. Il la regardoit comme le prélude de l'Apostasie, prédite par Saint Paul, & il s'affligeoit bien sincerement d'avoir été réservé à des tems si mauvais. Ses prie-

res, ſes deſirs n'avoient pour objet que la ceſſation de cette marque viſible de la colere de Dieu ſur ſon Peuple.

A meſure qu'il voyoit l'Egliſe attaquée, il s'efforçoit de glorifier ceux qui avoient le plus contribué à ſa ſplendeur & à ſon édification. Il fit inſtruire leur cauſe, & il plaça leurs Reliques ſur nos Autels. Il penſoit que notre foi preſqu'éteinte, pourroit ſe ranimer par ces ſecours & par ces exemples, & que plus nous chancellions dans les voies du ſalut, plus nous avions beſoin d'interceſſeurs.

C'eſt par le même motif qu'il alla chercher juſqu'au fond des Cloîtres des hommes puiſſans

en œuvres & en paroles, pour les consacrer Evêques, & leur confier une partie de l'héritage de Jesus-Christ. Quoiqu'il se plaignît amerement du trop grand nombre de Moines & de Religieux, il ne manqua point de donner des marques d'estime & de confiance, à ceux qui les mériterent; souvent même il les visita, & ces visites n'avoient point d'autre but, que d'apprendre aux Evêques qu'ils s'honorent eux-mêmes, lorsqu'ils honorent les personnes consacrées à Dieu, & que les Ordres & les Congrégations ne dépérissent souvent, que parcequ'on les laisse tomber dans l'avilisse-

ment, en ne les faisant pas assez valoir.

Benoît étoit un de ces hommes rares que la postérité regrettera de n'avoir pas connu, un de ces hommes qui savoit proportionner son zele, sa science, sa charité, selon les tems, les lieux & les personnes. Semblable à ces animaux mystérieux dont parle l'Apocalypse, & qui figurent les Evangélistes, il parut en Lion pour exterminer les vices, en Homme pour compatir aux foiblesses, en Aigle pour élever les ames jusqu'au Ciel.

Mais oublions le Souverain & le Pontife, pour n'envisager que la personne. Que j'aime à

me repréſenter Lambertini, ſans autre cortége que ſes propres vertus, ſans autre ornement que ſes propres lumieres, appliqué à pratiquer en ſecret, ce qu'il recommandoit en public. Une Priere qui n'étoit interrompue que par l'étude, une frugalité qui conſiſta toujours dans un ſeul repas, de la valeur d'un écu Romain *; des promenades où l'ame perdoit de vue les affaires du monde, pour contempler les merveilles de Dieu; des entretiens avec deux ou trois amis ſur des matieres ſcientifiques, ou ſur la bizarrerie des hommes; des Lettres écrites ſans art,

* L'Ecu Romain fait cent ſols, monnoye de France.

mais pleines de raiſon & d'eſprit. Telle fut ſa vie privée. Philoſophe juſque dans les détails domeſtiques, à peine s'appercevoit-il s'il étoit bien ou mal ſervi.

On le vit quelquefois deſcendre au milieu de ces Pelerins, qui ſont journellement nourris dans le Palais du Souverain Pontife, s'aſſeoir avec eux, les inſtruire & les conſoler. On le vit donner des avis à ſes gens avec une tendreſſe vraiment paternelle, daigner leur parler auſſi familierement que s'il eût été leur égal, & même prendre plaiſir à les entendre diſcourir. *Je crains*, diſoit-il, *de reſſembler à ces Grands, qu'on joue à*

force de les reſpecter, & qui n'apprennent rien de ce qu'ils devroient ſavoir, parceque perſonne n'oſe leur parler.

Cette bonté de caractere le rendit ſenſible à tous les beſoins de ſes freres; & ſans parler de tous les genres de miſeres qu'il voulut connoître afin de les ſoulager, je me borne à en citer un exemple.

Il avoit trop de pénétration pour ne pas ſavoir que les peines d'eſprit ſont infiniment plus cruelles que celles du corps, & il analyſoit en conſéquence les perſonnes & leurs conditions, à deſſein de deviner la nature de leurs chagrins, & d'y remédier.

Il ouvrit les yeux ſur la trop

grande ſolitude des Religieuſes ; & prévoyant avec raiſon que le dégoût & l'ennui pouvoient refroidir leurs exercices de piété, il permit à celles de Rome de ſortir deux fois l'année, mais aux conditions d'aller au nombre de quatre, & toujours en équipage, viſiter des Egliſes & des Monaſteres de filles. Il n'ignoroit pas que la ſeule eſpérance d'une récréation eſt capable de conſoler pendant ſix mois une pauvre Religieuſe, qui s'afflige ſouvent au fond de ſon Cloître, & que pendant ſix autres, elle s'occupe à parler de ce qu'elle a vû. *On ſert toujours Dieu avec affection*, diſoit-il, *lorſqu'on le ſert avec*

joie ; & ainſi la prudence exige qu'on allege le joug des perſonnes dont le genre de vie eſt auſtere, & qu'on ne faſſe pas des eſclaves de ceux qui ſont les vrais enfans de Dieu.

Auſſi ne pouvoit-il ſouffrir ces Supérieurs dont le front ne ſe déride jamais, & qui ſous prétexte de faire obſerver la regle, nouriſſent leur orgueil, ou leur humeur. C'eſt par cette raiſon qu'il enjoignit ſouvent à differens Chefs d'Ordre, de recevoir avec cordialité les tranſfuges qui revenoient dans leurs Monaſteres. *Je voudrois*, diſoit-il à ce ſujet, *que bien des Religieux penſaſſent moins à leurs regles particulieres, pour méditer*

davantage celle de Jesus-Christ, qui est la premiere de toutes, & qui consiste essentiellement dans la charité.

Ayant appris que certains Réguliers se plaignoient de ce qu'on avoit donné au Public la vie de leur Instituteur, sans les avoir consultés, & de ce que cet Ouvrage sentoit trop la Legende; il voulut le lire, & après l'avoir lû, il leur écrivit les paroles suivantes: *Soyez aussi saints que votre Instituteur, & vous trouverez bien écrit le Livre dont vous vous plaignez; mais vous appréhendez qu'on ne fasse un parallele. Chacun a droit d'écrire les vies des Saints, dès qu'il se propose l'édification du public; &*

ces vies ne doivent point être alterées pour ménager la fauſſe délicateſſe d'un lecteur. J'ai rapporté dans mon Ouvrage ſur la Canoniſation des Saints, tout ce que les Auteurs contemporains en avoient dit, ſans m'occuper de ce que le ſiecle en pourroit penſer. Ce qui paroît petit à nos yeux, eſt ſouvent ce que Dieu a opéré dans ſes ſerviteurs, de plus grand & de plus merveilleux. Il ne faut chercher dans les Saints, que des actes de foi, de charité & d'humilité, parcequ'il n'y a que cela qui les a ſauvés; au lieu que les Héros du monde ne ſont recommandables que par une prudence toute charnelle, & par une politique toute humaine. Jeſus-Chriſt nous

dit que Jean-Baptiſte fut le plus grand d'entre les Enfans des Hommes, & l'Evangile ſe borne à nous apprendre qu'il vivoit dans les déſerts, qu'il étoit vétu de poils de Chameau, qu'il ne ſe nourriſſoit que de Sauterelles & de miel ſauvage, & qu'il ne buvoit rien de ce qui peut ennivrer. Ce qui doit nous convaincre que nous ne devons pas meſurer la grandeur des Saints, ſelon les idées du ſiecle, & qu'il faut les faire voir tels qu'ils ont été. Au reſte de quelque maniere qu'on eût écrit l'Hiſtoire de votre Inſtituteur, vous euſſiez été mécontens. Il eſt impoſſible de ſatisfaire les gens de Communauté. Ce qui plait à ceux-ci, ne plait pas à

ceux-là, & tout leur déplaît, lorſqu'on n'entre pas dans leurs vues. Pour moi tout ce que j'ai remarqué, c'eſt que l'Auteur eſt un peu trop diffus, & que ſes trois volumes, pouvoient abſolument ſe réduire à un ſeul; mais il n'a rien dit de lui-même, & en cela il eſt très louable.

J'ai cru devoir rapporter cette Lettre toute entiere, telle qu'elle ſe trouve dans un petit Ouvrage Italien intitulé, *Della Sincerità Chriſtiana*, afin de montrer que Benoît, quoiqu'ami des Religieux, les connut, & ne les flatta pas.

Il eſt vrai que ſes réprimandes & ſes corrections ne furent jamais un effet de la prévention.

Ce nuage qui obſcurcit preſque toujours la vie des Souverains, n'offuſqua jamais ſon eſprit. Il apperçut toujours le mérite à travers les brouillards, que la vengeance & la jalouſie pouvoient exciter ; & c'étoit aſſez qu'un homme qui conſervoit de l'animoſité, lui parlât au déſavantage de quelqu'un, pour qu'il ne l'écoutât pas. Auſſi ne le vit-on point paſſer de ces alternatives d'eſtime & de bienveillance, à des retours de haîne & de mépris, ni retirer les bienfaits qu'il avoit accordés, ni ſe rétracter de ceux qu'il avoit promis, ſous prétexte de quelque rapport, ou de quelque délation. C'eſt ce qu'il exprime

lui-même dans une Lettre écrite au Marquis *Scipion Maffei*, en datte du 18 Mars 1749, à l'occaſion d'un libelle où cet illuſtre Auteur étoit diffamé.

Sans avoir jamais haï perſonne, je ſais de quoi la haîne eſt capable ; ſans avoir jamais cherché à me venger, je connois juſqu'où peut aller la vengeance ; ſans être envieux, je n'ignore pas tous les ſtratagêmes de l'envie. Je vous félicite bien ſincerement de ce que vous êtes maintenant en butte à ces traits ; car quand je voudrois douter que vous êtes un grand homme, cela ne me ſeroit plus poſſible, depuis que je vois qu'on vous perſécute, & qu'on

attaque juſqu'à votre Religion & vos mœurs. On feroit un ample volume de toutes les perſécutions, que preſque tous les gens de mérite ont eſſuyées dans ce genre, depuis qu'on écrit, & ſurtout depuis qu'on imprime. Il n'y a point de noirceurs que la vengeance n'emploie, ainſi que la jalouſie, pour décrier ceux qui leur ſont ombrage. Elles commencent preſque toujours par attaquer les mœurs, enſuite la religion, & conteſter même la naiſſance; ce que je ne dis pas ſans fondement, puiſque j'ai lû étant Archevêque de Bologne, des Mémoires ou l'on dépouilloit les premiers Nobles du pays, de leur propre nom, en prétendant que

leurs peres l'avoient uſurpé ; & ces prétentions toutes chimériques qu'elles étoient, trouvoient du crédit auprès des imbécilles & des envieux, c'eſt-à-dire de l'eſpece la plus multipliée, ſelon la remarque du Cardinal Paléotti. Pour moi j'ai toujours regardé les libelles & les délations, comme la peſte la plus univerſelle & la plus dangereuſe ; & ſouvent elles ont été des motifs pour m'engager à faire encore plus de bien, à ceux dont j'avois connu les bonnes qualités. Les Juges ne prononcent une Sentence, qu'après avoir entendu les deux parties & bien examiné leurs raiſons, & preſque tous les hommes en place ſe décident ſur le premier rapport ; ce

qui rend leur conduite manifeſtement injuſte.

Ne vaut-il pas mieux faire du bien à quelqu'un qui ne l'aura pas mérité, que de s'expoſer à abandonner un innocent. On ne ſe prévient ſi facilement, que parcequ'on eſt charmé de trouver un prétexte pour ne point obliger; & cela eſt ſi vrai, qu'il faut des recommandations de toute eſpece, pour déterminer une perſonne puiſſante à répandre ſes bienfaits ſur quelqu'homme de mérite, & qu'il ne faut qu'un ſimple mot pour l'en détourner.

Mais ce qu'il y a de pire, c'eſt que la piété même qui devroit moins croire le mal, ſe laiſſe prévenir. J'ai vu des Dévots ne vou-

loir pas même écouter la juſtification de ceux qu'on avoit noircis dans leur eſprit, parcequ'ils avoient été prévenus par leur Confeſſeur : comme ſi un Eccléſiaſtique tel qu'il ſoit, ne pouvoit être trompé, & n'étoit pas ſujet ainſi que les autres, à la vengeance & à l'envie.

Qu'il eſt terrible de faire le mal, en croyant faire le bien, & de ſacrifier à l'obſtination une perſonne innocente. Je fremis, je vous l'avoue, quand je conſidére tous les maux qu'entraîne la prévention. On ne peut ſe garantir de ces malheurs, qu'en ſuſpectant tout homme qui rapporte & qui accuſe, & qu'en s'informant avec la derniere exactitude de toutes

les raiſons qui ſont à charge & à décharge.

Ne craignez point : je ne vous ſoupçonne nullement de tout ce que vos adverſaires vous imputent ; mais je les crois eux mêmes de grands ſcélérats, d'avoir oſé vous décrier publiquement. Le mal fut-il vrai, ils auroient dû le taire. . . . .

Je vous approuve d'avoir pris le parti de ne point répondre. Si ceux qui ne vous connoiſſent pas prennent le change, tantpis pour eux. Il ne faut pas penſer à guerir tous les hommes de leurs préjugés. Je ſuis plus que jamais votre ami, &c.

Cette Lettre ſeule ſuffiroit pour immortaliſer Benoît XIV ! Qu'elle

Qu'elle eſt admirable ſous la plume d'un Souverain ? Combien ſon cœur n'étoit-il pas magnanime, pour écrire de la ſorte, & combien ſon eſprit n'étoit-il pas éclairé !

Mais autant craignit-il d'écouter les délateurs, autant fut-il empreſſé à connoître les hommes célebres. Quels témoignages d'eſtime & de bienveillance ne donna-t-il pas, & aux ſociétés diſtinguées dans l'Egliſe, & aux Particuliers recommandables par leur ſavoir. Ses Brefs adreſſés à différentes Univerſités, ſes Ouvrages envoyés à la Sorbonne, ſes Lettres aux Ecrivains les plus celebres, publient ſon goût pour les ſciences &

pour les Savans. Souvent il se félicita d'avoir pour Professeurs au Collége de la Sapience, les PP. Jacquier & le Seur, Religieux Minimes, dont le mérite & les Ouvrages, connus de toutes parts, leur ont valu l'honneur d'être associés aux Académies de Paris, de Londres & de Berlin.

Il y avoit du tems que la santé de Benoît s'affoiblissoit, & que l'enflure d'une jambe allarmoit les Médecins, lorsqu'il choisit pour son successeur à l'Archevêché de Bologne, Monseigneur Malvezzi, son maître de chambre & son compatriote. Ce ne fut pas le seul présent qu'il fit à sa Patrie. Il envoya son portrait

en moſaïque à l'Inſtitut (cette fameuſe Académie à laquelle les plus ſavans de l'Europe ſe font gloire d'être aſſociés), comme un gage immortel de ſon eſtime de ſon affection.

Les Dominicains étant aſſemblés en 1756, pour élire un Général à la place du P. *Bremond* qu'une mort inopinée venoit de ravir, le Pape voulut préſider lui-même à cette élection, non pour y contraindre les ſuffrages, mais pour donner une preuve autentique & ſolemnelle de ſa reconnoiſſance & de ſon amour envers l'Ordre de Saint Dominique. Le magnifique diſcours qu'il prononça lui-même à ce ſujet, & que j'ai

actuellement ſous les yeux, eſt un des plus beaux morceaux d'éloquence & de latinité ; on y reconnoit la touche vigoureuſe de Lambertini, & l'on y admire un feu que ſa vieilleſſe n'avoit pu affoiblir.

C'eſt-là qu'il confeſſe devoir tout aux Dominicains, qu'il ſe félicite de leur avoir toujours été attaché, & qu'il préconiſe la Doctrine de Saint Thomas, comme la ſource où l'Egliſe a ſouvent puiſé ſes déciſions, & où il puiſa lui-même tout ſon ſavoir, & c'eſt-là qu'il exalte avec complaiſance tous les Saints & tous les Pontifes ſortis de la famille des Freres Prêcheurs. Quoiqu'il déſirât voir le

celebre P. *Richini*, Général, l'homme le plus humble & le plus ſavant, il applaudit avec joie à l'élection du R. P. *Bouxadors*, dont le mérite égale la naiſſance.

La maladie du Cardinal *Valenti*, ſuite d'un travail trop opiniâtre, ayant enfin réduit cette Eminence à une eſpece d'apathie, qui ne lui permettoit ni d'agir, ni de converſer ; le Pape fit tout par lui-même. Monſeigneur *Rota*, Secretaire de la Chifrerie, & Prélat très intelligent, étoit ſouvent appellé ; mais il trouvoit preſque toujours qu'il ne lui reſtoit rien à faire, qu'à admirer.

Le choix du Cardinal *Ar-*

chinto, après la mort de *Valenti*, arrivée à Viterbe le 28 Août 1756, devint une nouvelle occasion d'applaudir au discernement de Benoît. Il trouva dans ce nouveau Ministre toute la droiture de cœur, & toute la justesse d'esprit qu'il desiroit, au point que Clément XIII lui conserva le même emploi dont il s'acquitteroit encore, si une mort inopinée ne l'avoit conduit au tombeau.

Quant au Cardinal Valenti, il fut peu regretté, quoiqu'il eut été très digne de sa place. On le soupçonnoit d'avoir des trésors, mais la suite a fait voir qu'on s'étoit trompé. Il ne procura à ses parens que de petites fortu-

nes, & des honneurs, & ſon héritage ne conſiſta que dans un mobilier bien moins riche que curieux.

Il ſembloit qu'un Pontificat auſſi ſage & auſſi celebre que celui de Lambertini, devoit être à l'abri des troubles & des diſcuſſions; mais quel eſt le regne dans l'hiſtoire qui n'ait eû des orages.

Tout étoit en paix lorſque la République de Veniſe entreprit de faire valoir des prétentions auxquelles le Pape crut ne pouvoir acquieſcer. Peut-être n'étoit ce qu'une ſuite du reſſentiment des Vénitiens, à l'occaſion du Patriarchat d'*Aquilée*, qu'il avoit ſupprimé malgré leurs

représentations, & leurs plaintes à la réquisition de l'Impératrice Reine d'Hongrie, dont il respecta toujours les vertus.

Quoi qu'il en soit, il écrivit deux Lettres, où il démontre les raisons du Saint Siége, avec une énergie capable de toucher & de convaincre. Dans la premiere, il parle aux Vénitiens en pere tendre & affligé, il entre dans des détails qui constatent aux yeux de l'univers que la Chambre Apostolique est prodigieusement endettée, & que la Cour de Rome est bien moins riche qu'on ne le croit communément : Dans la seconde, il parle en Pontife qui connoit toute l'étendue du pouvoir spi-

rituel qui lui eſt confié, & qui doit le ſoutenir aux dépens de ſa propre vie.

Malgré un zele auſſi ſage & auſſi ardent, il n'eut pas la conſolation de terminer ces diviſions. Cette gloire étoit réſervée au pieux *Rezzonico*.

Rome, qui voyoit arriver la perte dont elle étoit menacée, conjuroit le Ciel de reculer un ſi funeſte malheur. Les Médecins s'aſſembloient fréquemment à Montecavallo; mais s'ils donnoient quelques lueurs d'eſpérance, l'âge de quatre-vingt trois ans, les faiſoit bientôt évanouir. Cependant le Pape ſe montroit en public, & forçoit la mort même à reſpecter

ſes occupations toujours auſſi glorieuſes qu'utiles.

Sa main étoit déja preſque glacée, lorſqu'il la ranima pour écrire le Bref adreſſé au Cardinal *Saldanha*, Patriarche de Liſbonne, à l'occaſion des Jéſuites du Portugal.

Ce fut le dernier Ecrit de Benoît. Les ſymptômes de mort commencerent à ſe déclarer, & il ne s'en apperçut que pour demander avec empreſſement ces mêmes Sacremens qu'il avoit tant de fois adminiſtrés. Il les reçut avec l'édification qu'il devoit à l'Egliſe entiere, & comme le témoignage d'une vie toute paſſée dans les bonnes œuvres, qu'il ſcelloit pour l'éternité.

Sa gaiété naturelle se ranima & vint s'unir à sa Religion, pour l'aider à supporter ses douleurs, qui furent des plus aiguës. Il dit encore quelques bons mots ; & si sur cet article il ne fut pas aussi sobre qu'il auroit du, n'en accusons qu'une certaine vivacité dont il n'étoit pas maître. On feroit un recueil de ses *concetti* auxquels la réflexion n'eut pas toujours part, & que la langue Italienne, ainsi que l'usage du pays semble autoriser ; il continua jusqu'à la fin à donner des marques d'affection à l'illustre Maison Colonna, dont il avoit reçu plusieurs bienfaits.

Quand la voix commença à lui manquer, il s'exprima comme ces Intelligences Céleſtes, au rang deſquelles il alloit prendre place, juſqu'au moment où il expira, c'eſt-à-dire le 3 Mai 1758, après un regne de dix-huit ans, dont la Religion elle-même s'applaudit, & qu'elle met au nombre de ſes triomphes *.

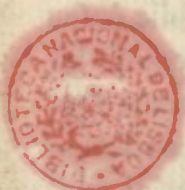
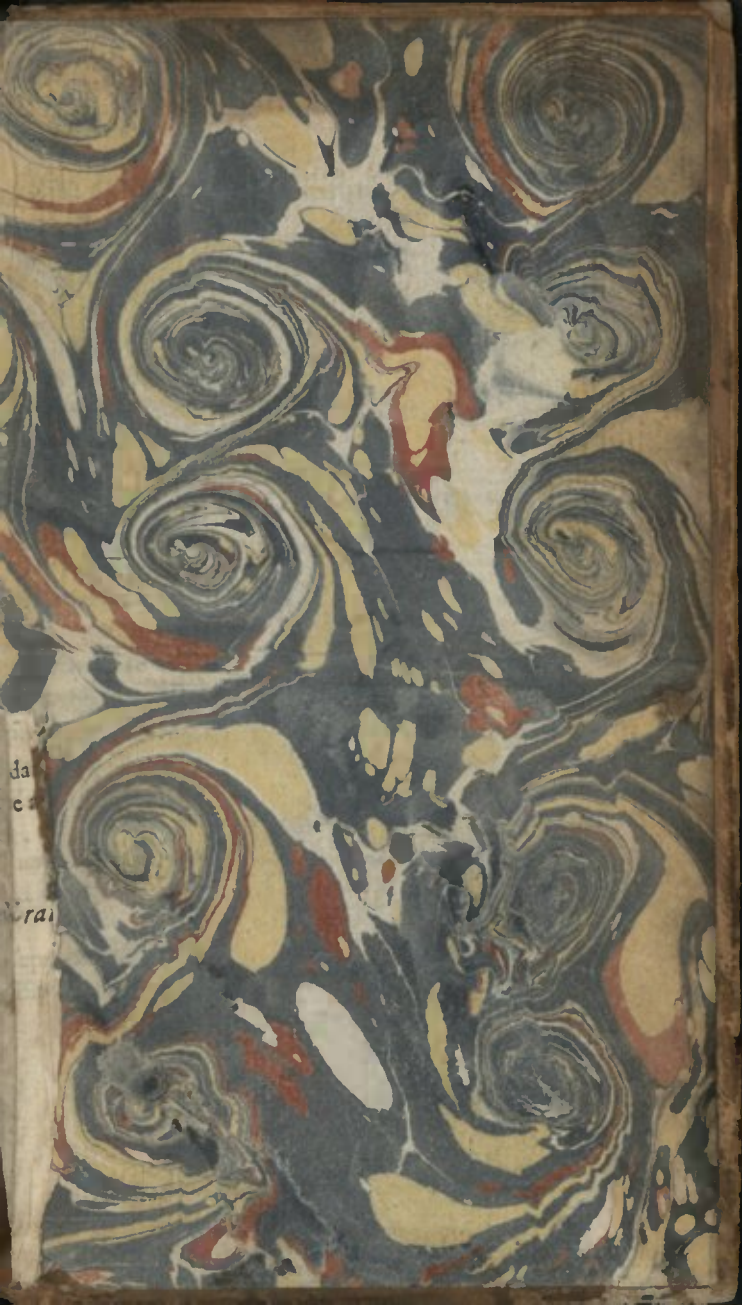
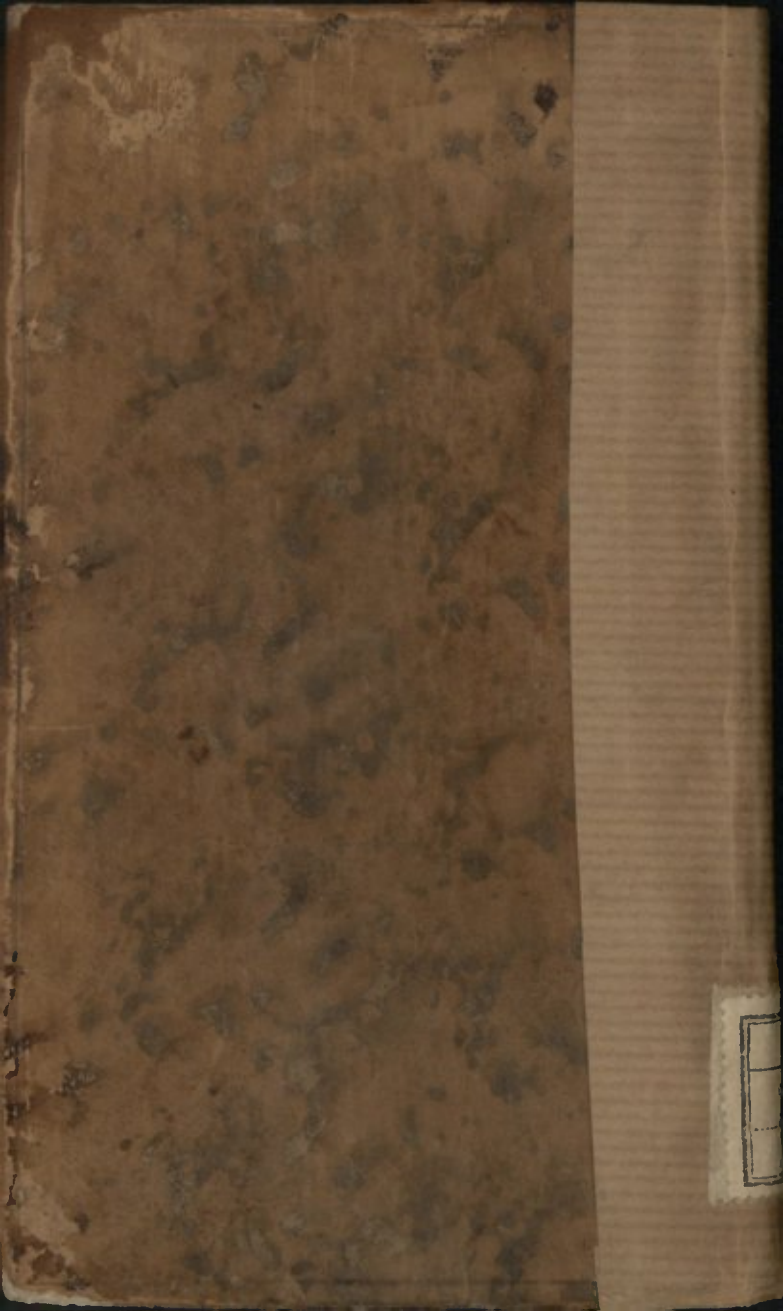
La conſternation devint générale au premier bruit de cette

* Il avoit la taille petite, le front large, le viſage rond, la vue perçante, & un air fin & enjoué, qui dénotoit la pénétration de ſon eſprit & la gaité de ſon caractere. Il diſoit à cette occaſion qu'il n'avoit point une phyſionomie Papale, parcequ'elle n'étoit pas aſſez grave, mais qu'il prieroit les Peintres & les Sculpteurs de la lui donner.

mort, &, choſe vraiment étonnante! les Proteſtans eux-mêmes s'unirent aux Catholiques pour pleurer *Benoît le Grand*, & pour le louer. On eut dit qu'il n'y avoit plus de difference de culte entre-eux & nous, & que le même pere venoit de nous être enlevé.

Si le portrait de Benoît XIV, eſt mieux gravé dans le cœur de ceux qui me liront, que dans ce récit hiſtorique; j'ai du moins la gloire d'être le premier qui conſacre un Eloge public à ſa mémoire. Il eſt vrai que je le devois, & comme ayant été témoin de la plûpart des actions de l'immortel Lambertini, &

comme ayant été spécialement honoré de sa protection & de ses bienfaits.

CE SEROIT ici le lieu de donner une courte analyse des Ouvrages de Benoît le Grand : mais comme ils sont aujourd'hui répandus dans tous les Pays, il suffit de dire qu'ils composent plus de douze Volumes in folio, qu'il y en a cinq en Latin, sur la Canonisation des Saints, & que les autres parmi lesquels, on trouve des Morceaux en Italien, renferment des Bulles, des Brefs, des Statuts. Quant aux Lettres qu'il écrivit à ses amis, elles formeroient un Recueil aussi intéressant que volumineux, si l'on pouvoit les rassembler Mr. le Cardinal de Tencin, qui en recevoit très souvent, disoit que le style Lambertinien, valoit le Cicéronien, & que quelquefois même il le surpassoit.

FIN.